

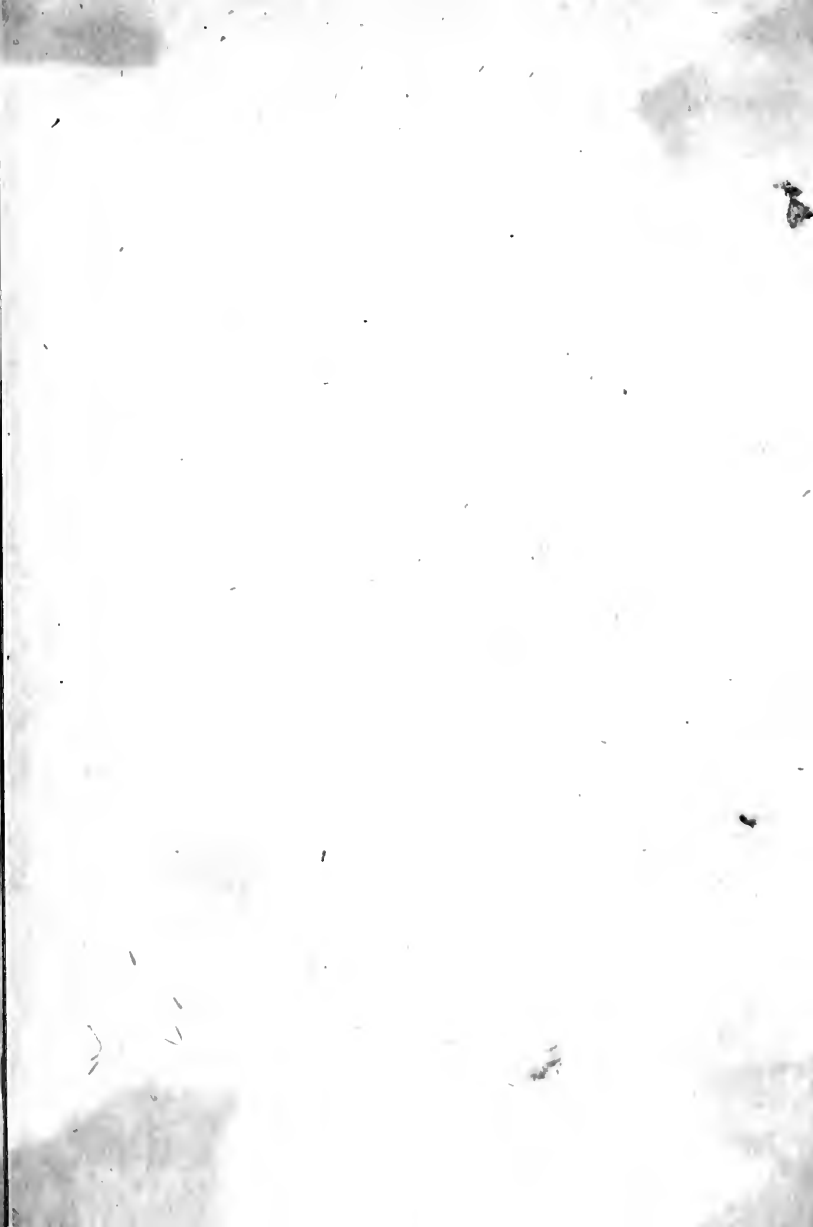
mod. de (bas by philosophie de)



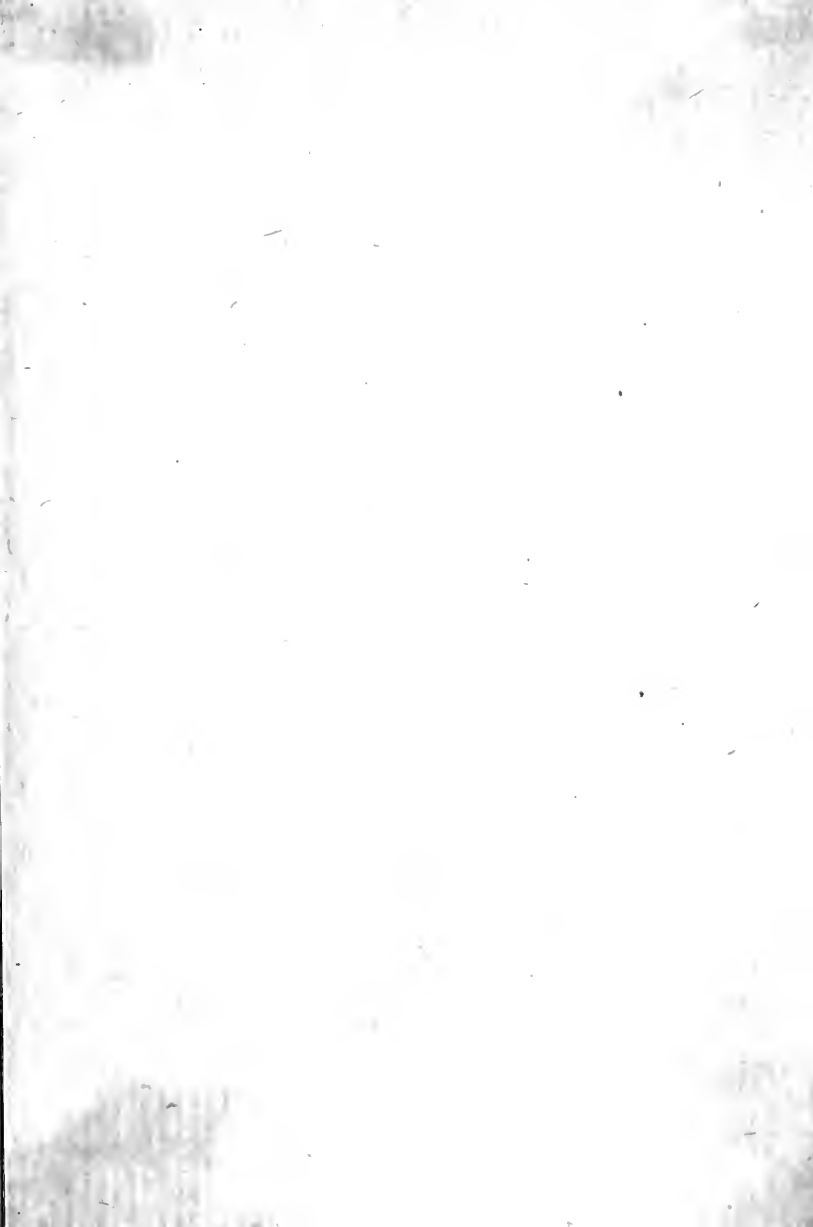
N^o 190

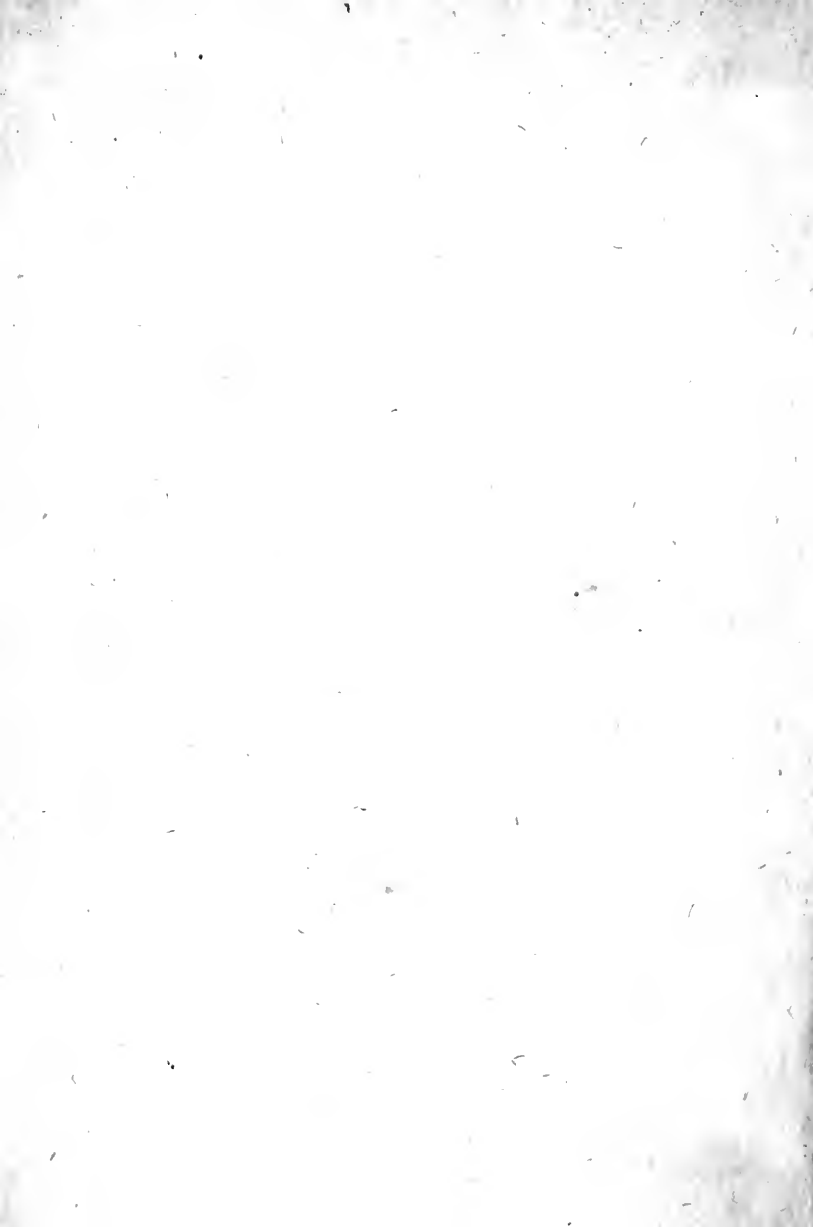


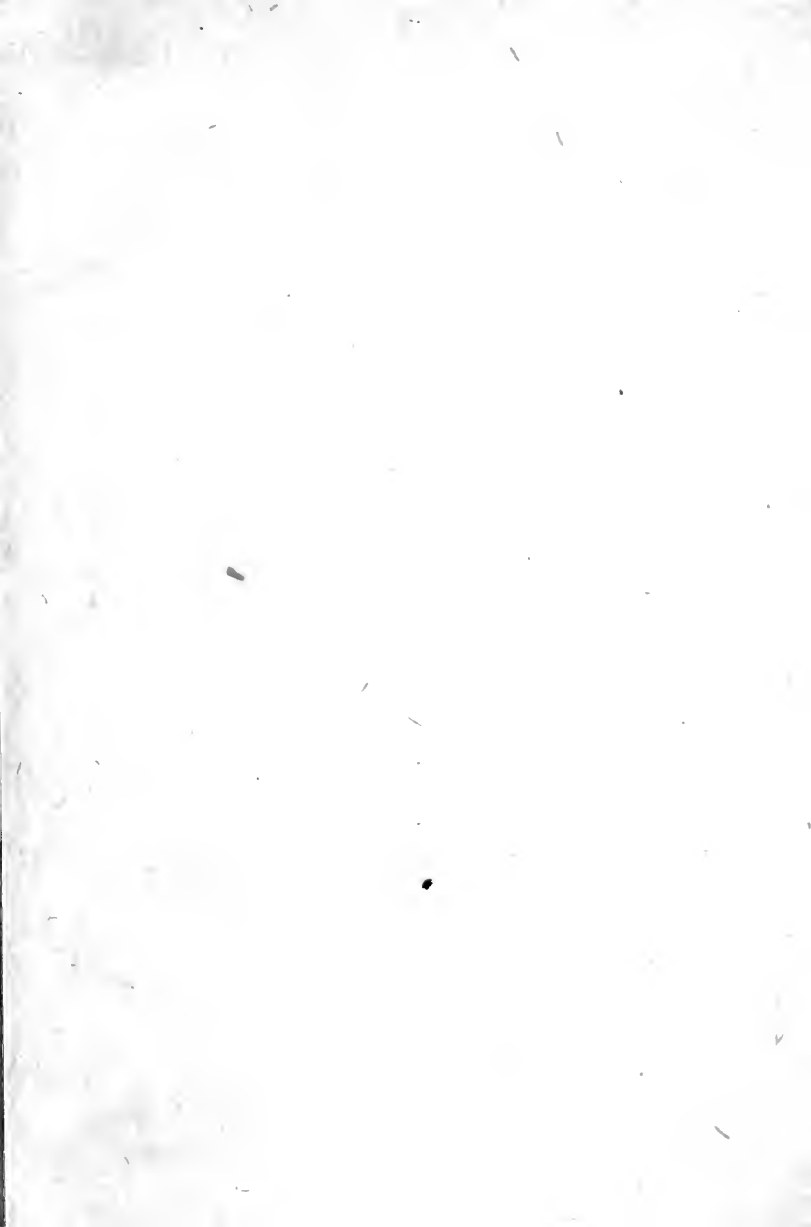
Library
of the
University of Toronto



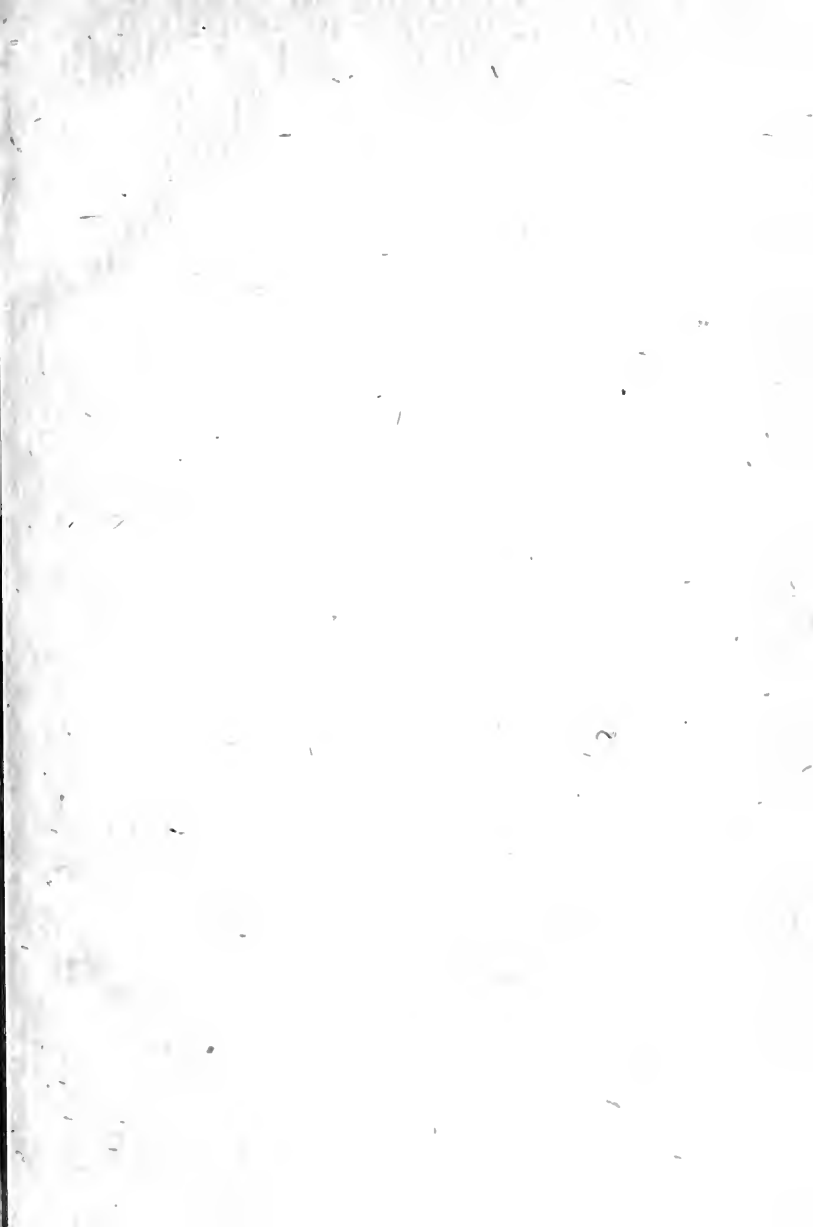
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa













VUE
SUR
LES SENSATIONS

PAR J. J. R.



A MILAN
CHEZ JOSEPH MARELLI.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège.

V U I

2 U R

I N O C H A S A T E

I I I

A I I I A

CHAMBER OF COMMERCE

THE CHAMBER OF COMMERCE

THE CHAMBER OF COMMERCE

THE CHAMBER OF COMMERCE



V U E

S U R

LES SENSATIONS.

LE commence par convenir avec tous les Métaphysiciens ; que le feu n'est pas chaud , que la glace n'est pas froide , que le sucre n'est pas doux , que l'absinthe n'est pas amère , que la rose & la violette n'ont aucune odeur , que certaines matieres ne sentent pas mauvais , que la neige n'est pas blanche , que l'écarlate n'est pas rouge , que quand on vous blesse à la main ou au pied , c'est à tort que vous vous plaignez de sentir de la douleur au pied ou à la main . En un mot je suppose comme un principe incontestable & universellement reçu ; que les couleurs , les sons , les odeurs , les saveurs , le froid , le chaud , &c. n'existent nullement dans les corps , mais uniquement dans nos Ames,

qu'ils sont, par conséquent dénués comme elle de toute étendue, & concentrés dans le point de réunion des nerfs, où réside l'Ame elle-même. Ceux qui sont assez peu initiés dans la theorie des sensations pour se permettre des doutes sur tous ces points, entreprendroient inutilement la lecture de cet essai ; ce n'est pas pour eux que j'écris.

Après que l'Homme nouveau de M. de Buffon, ou, ce qui revient au même, la Statue de M. de Condillac a vu des couleurs, a entendu des sons, a senti des odeurs, a goûté des saveurs de toutes les sortes, aussi longtems, en aussi grand nombre, & en autant de manieres qu'il plaira de le supposer, son Ame est encore renfermée dans elle-même ; elle ne connoît encore que sa propre substance & ses propres modifications. Les diverses sensations dont elle a été affectée, ont été occasionnées par les vibrations des objets extérieurs & des filamens dont la Statue est tissue : mais l'Ame l'ignore ; elle ne sauroit même soupçonner qu'il existe des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, en un mot qu'il existe des corps. Elle se connoît elle-même & ce qui est dans elle ; le reste de l'univers lui est encore parfaitement inconnu, & est par rapport à elle & à sa maniere de penser, comme s'il n'existoit pas. Locke est le premier, que je sache, qui ait reconnu nettement cette importante vérité. Il en est venu sans doute

à cette conclusion , en raisonnant sur les principes établis par Descartes & Malebranche ; & en cela on ne sauroit rendre trop de justice à sa sagacité. Il a été généralement suivi des Métaphysiciens qui sont venus après lui ; & si nous mettons à part le petit écart de M. de Condillac, il ne paroît pas qu'il y ait encore aujourd'hui diversité d'opinions sur ce point. Mais ce en quoi Locke a certainement passé les bornes, c'est d'avoir prétendu conduire l'Ame à la connoissance des objets extérieurs, à l'aide seule du sens du toucher. La réputation dont cet auteur célèbre jouit encore à présent, m'étonne tout aussi peu, que le ton de confiance & l'air de conviction avec quoi il établit sa théorie. Je ne crains point d'user de tous mes droits, de le citer au tribunal de l'expérience & de la raison, d'analyser ses pensées, & de les réduire à leur juste valeur.

Je m'étois d'abord armé de longs raisonnemens pour prouver que les sensations de chaleur, de froid, de douleur & autres semblables ne sauroient révéler à l'Ame l'existence des corps : mais je me suis aperçu que les sectateurs du Philosophe Anglois n'ont jamais prétendu que ces sortes d'impressions eussent quelque avantage sur les couleurs, les sons, les odeurs & les saveurs, pour donner à l'Ame l'idée de l'étendue, sans la quelle elle ne sauroit parvenir à connoître les corps. Les sensations, disent-ils, propres à cet effet

sont celles qui sont occasionnées par la solidité ou la résistance de la matiere . Entrons donc dans un examen réfléchi de cette seconde classe d'impressions , & voyons si elles sont plus propres que les précédentes à étendre la sphere des idées de l'Ame au delà de l'etroite enceinte de sa prison .

M. de Condillac applique au toucher les principes qu'il croit avoir établis en parlant de la vue . Selon lui , lorsque l'Ame se voit peinte de différentes couleurs , elle s'appërçoit en quelque sorte comme un point coloré , au delà du quel il en est d'autres où elle se retrouve ; elle sent qu'elle se répète hors d'elle-même , autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient , d'où naît en elle une première notion quoique confuse d'espace ou d'étendue . Que de choses n'aurois-je pas à répondre à M. de Condillac ! mais je veux me contenter ici de le combattre par ses propres principes . Je dis donc , que quelque différens que paroissent à l'Ame , le rouge , par exemple , & le bleu , elle ne jugera pas qu'ils soient l'un hors de l'autre . Je ne pense pas que le rouge & le bleu different entr'eux plus sensiblement que le son d'un violon & celui d'une flutte , ils different certainement moins qu'un son & une odeur , qu'une odeur & une saveur : mais M. de Condillac n'a point supposé que la diversité des sons & des odeurs , des odeurs & des saveurs fît naître dans l'Ame quelque
idée

idée d'étendue, lorsqu'elle éprouve ces différentes sensations dans le même tems ; je ne vois pas pour quoi la différence de deux couleurs doit avoir plus de force pour la porter à former un jugement aussi contraire à la vérité. Après cette courte digression que je n'ai pas crue déplacée, j'entre dans le fonds de mon sujet.

J'expose la main droite de la Statue à un froid assez vif ; le volume de la main, comme l'on fait, diminuera. J'empoigne en même tems la main gauche ; je la serre legerement de maniere à en diminuer le volume, comme le froid a diminué celui de la main droite ; sur quoi je raisonne ainsi : vous convenez sans peine que lorsque la main de la Statue est saisie du froid, l'Ame n'a aucun sentiment de solidité & de résistance, je conclus de là qu'elle ne l'a pas non plus, lorsque je serre la main de la Statue avec la mienne ; car le mechanisme de ce qui se passe dans la Statue dans ces deux cas, est exactement le même. Lorsque la main est saisie du froid, elle diminue de volume, c'est-à-dire que ses parties solides se rapprochent par la force d'attraction, qui n'est plus contrebalancée par la force expansive du feu qui s'est écoulé. Lorsque la main est serrée par la mienne, ses parties solides se rapprochent de même, par une force d'impulsion que je prouve ailleurs être une véritable force d'attraction qui agit sans aucun

contact immédiat : ainsi la main de la Statue se condense dans l'un & l'autre cas de la même manière & par une force toute semblable ; & puisque dans le premier, l'Ame n'a aucun sentiment de solidité & de résistance , elle ne l'aura pas non plus dans le second .

Mais tachons d'analyser la question & de la réduire à ses derniers élémens. Vous me dites que si j'applique la main de la Statue sur un corps, l'Ame voit naître en elle un sentiment de solidité & de résistance ; & moi je vous demande d'abord ce que vous entendez par solidité & par sentiment de solidité. Pour moi, je ne distingue en rien la solidité d'un corps de son impénétrabilité ; & quand je dis qu'un corps est solide, je n'entends rien autre, si non que ce corps occupe l'espace où il est exclusivement à tout autre corps. Ainsi sa solidité n'est autre chose que l'impossibilité qu'une autre corps occupe en même tems que lui le lieu où il est placé. Comme l'on voit, l'idée de solidité présuppose l'idée d'espace ou d'étendue que l'Ame n'a pas encore. Si le sentiment du toucher, que l'Ame éprouve, étoit pour elle un sentiment de solidité, il faudroit dire que l'Ame a un sentiment qui lui apprend, qu'il existe une chose qui occupe un espace déterminé, & qui met toute autre chose dans l'impossibilité d'occuper ce même espace ; ce qui est absurde . L'on doit

doit donc convenir que la sensation du toucher dont l'Ame est affectée, n'est pas un sentiment de solidité, un sentiment qui lui fasse connoître la solidité ; mais que c'est uniquement un sentiment occasionné par la solidité, & dont la nature n'a absolument aucune analogie, aucune ressemblance avec celle de la solidité.

Je désirerois savoir en second lieu, quelles idées vous attachez aux mots de résistance & de sentiment de résistance. Je porte ma main vers la muraille, je l'y applique, je presse la muraille ; elle résiste à ma main ; & j'ai ce que vous appelez, un sentiment de résistance. Ma main s'avançoit vers la muraille ; avant le contact elle reçoit en sens contraire un mouvement égal à celui qu'elle a ; elle se trouve ainsi avoir deux quantités de mouvement égales & opposées qui se détruisent, elle s'arrête. Ainsi la résistance de la muraille n'est autre chose que la destruction du mouvement qu'avoit la main, causée par l'acquisition d'un mouvement égal & opposé. Mais cette destruction du mouvement commun à toute la main, ne peut avoir lieu, sans qu'il se forme des vibrations partielles dans les fibres de la main, comme il est aisé de le prouver ; il s'excitera donc un nouveau mouvement dans la siége de l'Ame, d'où résultera dans l'Ame un sentiment que nous appellons, sensation du toucher. Que si vous prétendez que c'est un sentiment de résistance,

c'est-à-dire qui donne à l'Ame une connoissance intime de ce que c'est que résistance, vous devrez dire que c'est un sentiment qui lui apprend qu'il existe une certaine chose qui se mouvoit , & qui a cessé tout-à-coup de se mouvoir ; ce qui ne se peut en aucune maniere , puisqu'une telle notion présuppose l'idée de mouvement que l'Ame n'a pas encore acquise .

La résistance que la muraille oppose à ma main n'est certainement rien autre chose que la cessation du mouvement de ma main , occasionnée par un mouvement contraire . J'ai beau la considérer & l'examiner par tous les cotés , je n'y saurois découvrir rien autre . Imaginons donc un homme qui remue le bras en tout sens . Si le mouvement de sa main vient tout-à-coup à être détruit par un miracle , sans la rencontre d'aucun corps , il est certain que son Ame éprouvera le même sentiment que si son bras avoit été arrêté par quelque obstacle . Dira-t-on que dans ce cas l'Ame aura un sentiment de résistance , que l'Ame sentira que quelque chose lui résiste ? Non assurément ; on dira seulement que l'Ame reconnoîtra que son bras se mouvoit & qu'il cesse de se mouvoir : mais encore une fois , l'Ame qui anime notre Statue n'aura pas même l'idée de cette cessation de mouvement , puisqu'elle ne peut savoir s'il existe du mouvement ni même ce que c'est que mouvement . Convenons donc que l'Ame de

la Statue à l'occasion de la résistance des corps , éprouvera une impression , aura un sentiment purement spirituel qui n'a rien de commun avec cette résistance . En un mot l'Ame aura une sensation occasionnée par la solidité ou résistance , mais elle ne sentira pas cette solidité & cette résistance .

Comme je combats un préjugé dont les Philosophes même du premier ordre n'ont pas su se défendre , j'ai cru devoir faire usage des armes que me fournit une Metaphysique un peu abstraite . Je passe maintenant à des preuves plus palpables & plus à la portée du commun . Vous êtes persuadé que si j'empoigne le bras ou la jambe de la Statue , l'Ame aura un véritable sentiment de solidité ou de résistance , que si je pousse sa main contre un bloc de marbre , elle sentira que quelque chose lui résiste ; je vous avertis qu'il n'en est rien : mais enfin vous le voulez ainsi . Eh ! bien, que prétendez-vous conclure de là ? l'Ame, dites-vous , par ce moyen , parviendra à connoître le corps au quel elle est unie , & à en découvrir les dimensions . Rendez vous attentif & suivez moi ; je vais vous faire toucher au doigt , que quand même l'Ame auroit le sentiment de la solidité & de la résistance tel qu'il vous plaît de l'imaginer , elle n'en seroit pas plus avancée pour arriver à la connoissance de son propre corps . D'une main je saisis le bout du nez de la Statue , de l'autre je saisis le bout d'un

de ses doigts ; & j'excite par une pression égale des vibrations semblables dans tous les deux . Il naîtra dans l'Ame deux sentimens du toucher qu'elle confondra à cause de leur ressemblance ; & quand même elle les distingueroit , elle les jugera tous les deux réunis dans elle-même , & par conséquent l'un dans l'autre . En effet si l'Ame sent la solidité , c'est dans elle qu'elle la sent ; elle ne sauroit la sentir là où elle-même n'est pas . La solidité lui paroîtra donc exister dans elle , & ne sauroit par conséquent lui apprendre qu'il y a une chose solide ou impénétrable hors d'elle , c'est-à-dire hors du lieu où elle sent la solidité .

Je vais plus loin ; & je veux encore vous accorder que la solidité que vous dites que l'Ame sent , lui paroît exister hors d'elle , à quelque distance d'elle ; & assurément , je vous accorde beaucoup plus que vous ne sauriez exiger ; car ce seroit là une prétention bien étrange . Quoiqu'il en soit , je vous demande dans ce cas , si les deux solidités que l'Ame sent , lui paroîtront placées à des distances égales ou inégales . Si elle les sent à des distances égales , il en sera de même de toutes les autres solidités qu'elle sentira dans la suite ; elle ne pourra donc par là arriver à connoître la figure & la situation des corps dont tous les points lui paroîtront distribués dans une surface sphérique dont elle occupe le centre . Il faudroit

droit même encore pour cela, que toutes ces solidités lui parussent situées dans différentes directions ; supposition tout aussi gratuite que les précédentes .

Si vous me dites que les deux solidités que l'Ame sent, lui paroîtront à des distances inégales, je vous demande sur quel fondement vous osez l'assurer. Elles ont excité dans le Corps Calleux des vibrations semblables, pourquoi la premiere devra-t-elle paroître à l'Ame à trois pouces, & la seconde à trois pieds de distance ? Les deux sensations dont l'Ame est affectée sont semblables & tout-à-fait indépendantes des distances où sont les occasions qui les ont fait naître ; les deux solidités ne doivent donc paroître différer en rien ; & l'Ame ne sauroit porter sur l'une des deux un jugement, qu'elle ne le porte sur l'autre . Ainsi quand je vous accorderois que l'Ame a le sentiment de toutes les solidités de l'univers & qu'elle les croit situées hors d'elle, vous seriez encore forcé de convenir qu'elles lui paroîtroient toutes à des distances égales, & qu'ainsi l'Ame ne pourroit connoître par ce moyen, la situation, la grandeur, la forme de son propre corps & des autres corps placés au tour d'elle .

Au reste nous avons ici l'aveu formel de M. de Condillac dont le témoignage peut tenir lieu de plusieurs autres . Il demande si la Statue étant frappée tout à la fois à la tête & aux pieds, ne sentira pas que

ces

ces modifications sont distantes ; il répond qu'elle ne sauroit se représenter un intervalle entre sa tête & ses pieds, puisqu'elle ne remarque point ce qui les sépare, & que le sentiment qu'elle a ne lui donne aucune idée d'étendue ; & il en est tellement persuadé, qu'il se met en devoir de conduire l'Ame à la connoissance des corps par une autre route.

Il donne l'usage de ses mains à la Statue ; il n'est pas peu embarrassé à trouver la cause qui l'engagera à se mouvoir, & j'avoue qu'en partant de ses principes je l'aurois été encore plus que lui. Quoiqu'il en soit la Statue se meut ; elle porte la main sur elle-même. Il est évident qu'elle ne découvrira qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en distinguera les différentes parties ; or elle doit les distinguer à la sensation de résistance ou de solidité qu'elles se donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles se touchent. Tel est le dénouement de M. de Condillac, que nous laissons au lecteur le soin de qualifier, après qu'il aura donné une attention convenable à ce que nous avons dit. M. de Condillac nous fait part du dialogue du *moi* du bras & du *moi* de la main, d'une manière élégante, il faut en convenir. Le mal est que des choses si joliment dites ne renferment pas un mot de vérité. L'Ame, comme il est aisé de le démontrer, n'a pas attendu jusqu'à présent à se distinguer de ses modifications : ainsi la

ré-

réponse du *moi* au *moi* est une pure fiction, un jeu d'imagination qui n'a rien de réel. Mais soit que l'Ame se confonde ou non avec les sentimens qu'elle éprouve, dans le cas dont il s'agit elle est affectée d'une double sensation, c'est-à-dire d'une double impression purement spirituelle qui ne sauroit la faire sortir d'elle même, comme nous avons vu plus haut ; & voilà à quoi se réduit en dernière analyse le double *moi* de M. de Condillac qui auroit pu dire la même chose de deux couleurs, de deux sons, que l'Ame perçoit en même tems ; tout est égal de part & d'autre.

Ainsi donc le sens du toucher n'a aucun avantage sur les autres sens pour apprendre à l'Ame qu'il y a des corps. Ce point me paroît si solidement établi, que je ne crois pas que l'on puisse se refuser à l'évidence des preuves ; & dès lors tout l'édifice élevé à si grands frais par M. de Condillac croule par les fondemens.

Locke a voulu se donner moins de peine pour s'égarer. Il se persuade de la meilleure foi du monde que le sens du toucher révèle à l'Ame l'existence des corps, leur situation, leur grandeur, leur figure. Il se contente de l'affirmer d'une manière fort simple. Comme il ne lui vient pas en pensée, qu'on puisse former quelque doute sur ce qu'il avance, il n'en fournit aucune preuve, supposant que la chose parle assez d'elle-même, & conclut par son

refrein ordinaire : toutes nos connoissances nous viennent par les sens. Locke convient lui-même en répondant à la question proposée par M. Molineux, qu'un aveugle né dont les yeux s'ouvreroient à la lumière, ne sauroit distinguer à la vue un globe d'un cube ; par la raison, sans doute, que les couleurs dont l'un & l'autre sont peints, se présenteroient à lui sans étendue, & par conséquent ne lui traceroient l'idée d'aucune figure ronde ou quarrée. Il seroit convenu de même que si on présentoit à notre Statue un echiquier dont les cases sont alternativement blanches & noires, l'Ame croiroit voir un seul blanc & un seul noir, un seul point inétendu qui seroit tout à la fois blanc & noir. En raisonnant conséquemment, il auroit du dire que l'Ame qui recevrait pour la première fois, diverses impressions du toucher, les sentiroit dans elle-même & sans étendue, & qu'ainsi elles ne sauroient lui faire connoître, la solidité, la figure & les autres propriétés des corps.

Malebranche plus profond & plus d'accord avec lui-même, s'est bien gardé de donner dans une pareille inconséquence ; il reconnoît nettement, que lorsqu'on frappe du pied le pavé, le sentiment qu'on éprouve, est tout aussi spirituel que le sentiment d'une douleur, d'un son, d'un odeur, & qu'il n'emporte avec lui aucune idée d'espace, de mou-

vement , de dureté , de solidité , de résistance . Il l'assure d'un ton qui annonce en lui la plus grande conviction . Nous avons fait quelque chose de plus ; nous l'avons démontré .

M. d'Alembert en Métaphysicien instruit doute qu'il soit possible de déterminer la gradation qu'observe notre Ame dans le premier pas qu'elle fait hors d'elle-même . Il observe que nos *sensations* n'appartenant proprement qu'à elle , semblent lui circonscrire un espace étroit dont elles ne lui permettent pas de sortir . Comment , dit-il , s'élance-t-elle , pour ainsi dire , hors d'elle-même , pour arriver aux corps , & franchir un si grand intervalle ? Comment expliquer ce passage ? *Hoc opus , hic labor est* . Si c'est un travail , ce n'en est pas un pour M. de Condillac . Il tache d'excuser l'embarras de M. d'Alembert , en disant qu'il n'a examiné cette question que par occasion , & qu'en pareil cas on court risque de se tromper . Il montre ensuite le passage qui n'a pas été aperçu par M. d'Alembert , & dit que la sensation de solidité est celle qui force l'Ame de sortir d'elle-même , qu'elle est comme un pont jeté entre l'Ame & les objets , que les sensations passent , & que l'intervalle n'est rien . Mais si c'est un pont c'est le pont-aux-âmes que les sensations ne passeront sûrement pas , & l'intervalle demeurera tout entier . La conclusion de tout ceci , c'est que M. d'Alembert

est

est du très petit nombre de ceux qui ont parlé des sensations en Philosophes éclairés. Cependant nous verrons dans son tems, qu'il a du, comme les autres, payer le tribut à l'Humanité, & qu'il n'a pas su se garantir de tous les écueils.

Le Pere Boscovich est regardé généralement comme un des premiers Géomètres de l'Europe; je ne fais si l'on ne devoit pas lui rendre la justice de le reconnoître en même tems pour un des plus grands Métaphysiciens qui aient existé. Ses ouvrages ne sont pas assez lus; ils ont un défaut qu'on ne veut & qu'on ne peut leur pardonner; ils sont écrits en latin. J'avoue que je vois à regret ce Génie singulier & si fort placé au dessus de la sphere des esprits ordinaires, donner dans l'erreur commune, & se persuader que nos sensations sont le principe de toutes nos connoissances, & que nous devons au sens du toucher la premiere notion que nous avons des corps.

M. de Voltaire a reconnu que les distances, les grandeurs, les situations, ne sont pas, à proprement parler, des choses visibles, que l'objet propre de la vue n'est autre chose que la lumiere colorée, que nous apprenons à voir précisément comme nous apprenons à parler & à lire; que les jugemens soudains que nos Ames portent des distances, nous font penser qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir de
la

la maniere dont nous voyons. On se trompe, dit-il ; & il dit vrai : mais pour ne pas se tromper lui-même , il auroit du supprimer les paroles qui suivent : *il y faut le secours des autres sens*. Cet endroit n'échappe pas à la censure de M. de Condillac ; il corrige & met, *d'un autre sens* ; c'est-à-dire qu'à une erreur, il en substitue une autre toute semblable .

Je ne saurois disconvenir que la critique que M. de Condillac fait de M. de Buffon , ne soit généralement bien fondée : mais il pouvoit lui faire connoître ses torts, sans manquer aux égards qui sont dus à ses talens & à ses travaux . Me seroit-il permis de communiquer un soupçon qui me vient dans l'esprit ? M. de Condillac nous apprend lui-même , que quelques personnes ont voulu répandre que M. de Buffon avoit rempli l'objet du *Traité des Sensations* , & qu'il auroit du être cité ; il convient qu'il y a des choses qui ont pu servir de prétexte à cette imputation . Qui sait que pour faire diversion & attirer ailleurs l'attention du Public , il n'ait pris le parti de passer les bornes d'une juste défense ?

Mais qui fait en même tems, si quelqu'un ne dira pas que des motifs tout semblables à ceux que je prête à M. de Condillac , m'engagent à declamer contre un auteur dont je crains de paroître le copiste ? S'il arrivoit jamais rien de pareil, je ne chercherois pas à me justifier, en disant avec M. Bonnet ,
que

que j'avois imaginé la Statue avant d'avoir lu M. de Condillac, & que je commençois par faire entrer en exercice un organe différent de celui de l'odorat ; je courrois risque de n'être pas cru sur ma parole : mais je dirois qu'après avoir lu un grand nombre de fois, & toujours avec un nouveau transport, les vérités immortelles que Malebranche nous a enseigné sur les sensations, j'étois occupé à mettre de l'ordre & du système dans les leçons que j'avois reçu de ce grand Maître, lorsque j'eus connoissance du *Traité des Sensations* ; que l'idée de M. de Condillac me plut ; mais que voyant le mauvais parti qu'il tiroit d'une pensée aussi heureuse, je ne pus résister à la tentation de prendre la plume, & de dire : *Anch' io son Pittore*.

Réunissons maintenant sous un point de vue, tout ce que nous avons établi jusqu'ici. De toutes les sensations dont l'Ame a une connoissance expérimentale, il n'en est absolument aucune qui porte avec elle quelque idée d'étendue, qui se présente à l'Ame comme existant hors d'elle. De sorte que si l'on suppose qu'une infinité de mouvemens divers excités dans les organes, font naître en même tems dans l'Ame, mille couleurs, mille sons, mille odeurs, mille saveurs, mille douleurs, &c. ; cette multitude innombrable de sensations lui paroîtra comme concentrée dans un seul point, L'Ame verra & sentira au

de-

dedans d'elle-même un veritable spectre, sans figure, sans longueur, sans largeur, sans épaisseur ; qui sera tout à la fois rouge, bleu, jaune, verd, blanc, noir ; peint de toutes les couleurs ; rendant toute sorte de sons, sonore par conséquent de mille façons, répandant des milliers d'odeurs ; ayant une infinité de goûts divers, étant doux, amer, apre, aigre, salé ; enfin un spectre qui sera froid, chaud, glacé, brûlant, & qui renfermera toutes les especes de douleurs, & toutes les impressions du toucher. Mais que l'on reflexisse tant qu'on voudra, sur la nature de tant de modifications différentes, sur les raisonnemens que l'Ame peut faire en conséquence, & sur les connoissances qu'elle peut acquérir par ce moyen, on n'y trouvera certainement aucune idée, pas le plus léger soupçon de toutes les propriétés que nous reconnoissons dans les corps. L'Ame connoîtra des sensations de toutes les classes, de tous les genres, de toutes les especes : mais c'est là à quoi se bornera toute sa science. La sphere de ses idées ne s'étendra pas au delà de ce qui a existé dans elle. Elle ne connoît immédiatement que le fonds de son être & ses modifications. A ces connoissances elle peut ajouter par voie de raisonnement l'idée vague d'un être distingué d'elle, qui agit sur elle, & qui peut faire sa félicité ou sa misere. Mais ce n'est pas là ce qu'on appelle, connoître les corps.

Ici je ne crains pas de défier les Métaphysiciens modernes qui se sont rangés en foule sous le drapeau de Locke, & qui disent fort haut que les réflexions que l'Ame fait à l'occasion de ses sensations, sont la source où elle puise toutes les connoissances qu'elle est capable d'avoir. Philosophes qui vous piquez d'être conséquens dans les principes que vous établissez, & les conclusions que vous en tirez, qui vous faites gloire de n'admettre que ce que vous concevez clairement; dites moi, & dites vous à vous-mêmes, comment l'Ame fixée invariablement dans le point central du Genre nerveux, du fonds de ce sombre réduit, peut parvenir à force de sentir & de raisonner, à connoître la situation, la grandeur, la forme, le mouvement des corps: Et ne m'opposez pas qu'il n'est pas bien décidé que le Corps Calleux soit le siège de l'Ame. Placez la, répandez la, si vous le voulez dans toute l'étendue du cerveau, ou comme le souhaite M. de Buffon, dans les membranes qui l'enveloppent. Que s'en suivra-t-il de là? Que je ferai sur la caisse du crane les mêmes raisonnemens que sur cette petite partie centrale où l'on croit communément que l'Ame réside. Qui ne sait que de l'aveu de tous les Physiciens & de tous les Anatomistes, le fluide de la lumière, les ondulations de l'air, &c., ne pénètrent pas au delà de la rétine, du labyrinthe, &c.; que l'Ame ne communique avec les objets extérieurs par aucune
forte

forte d'ouverture, mais uniquement par les vibrations que les objets excitent dans les organes, & qui de là se transmettent jusques dans l'intérieur de la tête.

L'Âme est donc encore renfermée dans elle-même & dans ses modifications. Elle ignore encore l'existence de tout ce qui est hors d'elle. Il s'agit de lui faire connoître les êtres matériels qui l'environnent de toutes parts, à toutes sortes de distances, & dans toutes les directions; en un mot de la faire entrer en commerce avec toute la Nature. Nous nous sommes pleinement convaincus que les lumières qu'elle tire de ses sensations sont absolument insuffisantes à cet effet. Ainsi nous nous trouvons dans la nécessité de recourir à quelque autre voie. Je souhaiterois que les fidèles disciples de Locke après avoir murement pesé ce que nous venons d'écrire, pensassent bien à loisir à la manière dont ils pourroient s'y prendre pour faire passer l'Âme de la connoissance de ses sensations à celle des corps. Quoique je sois bien assuré qu'ils n'y réussiront pas, je les invite à mettre tout en œuvre, à n'épargner ni tems, ni travail. Comme il est essentiel qu'ils se désabusent, ils retireront un grand avantage de leurs recherches d'ailleurs inutiles, en ce qu'ils reconnoîtront clairement, combien les préjugés où ils étoient, se trouvoient mal fondés; & ils seront par là plus disposés à lire avec fruit ce que nous dirons dans la suite

te ;

te ; car ceci n'est qu'un échantillon d'un grand ouvrage sur les sensations.

Au lieu de penser à suivre mes conseils, on trouvera qu'il est plus commode de m'objecter que le ton du jour veut que nos idées nous viennent toutes par le ministère des sens. J'en conviens : mais les modes passent ; & la vérité tôt ou tard reprend ses droits. Pantin ne danse plus ; on ne va plus boire dans les gargottes de Ramponeau ; & il y a longtemps qu'on a réformé le régiment de la Calotte.

Malgré tous ce que je puis dire, je m'attends à être sifflé par les écrivains du bel air : mais siffler n'est pas répondre ; ils pourront être sifflés à leur tour. En attendant, je proteste que le seul amour du vrai m'a mis la plume à la main, & que si je m'égare, je suis disposé à abjurer mes erreurs, & à conserver une vive reconnaissance pour qui saura me les faire connoître.



















